

BORIS MARME

Aux armes



LIANA LEVI



DOSSIER Tendres, critiques, grinçants, lyriques : huit nouveaux talents à découvrir en ce début d'année.



Le garçon sauvage

THIERRY CLERMONT
Lecteur littéraire du Figaro

L E GENRE est tombé en désuétude et c'est bien dommage : la vaste fresque narrative, purement fictionnelle, tourbillonnante, cette « *fantasmagorie fabuleuse* » à haut risque, comme la qualifie Pierre Chopinaud, qui livre là un opus n°1 à l'impressionnante maîtrise d'écriture, sur plus de 500 pages.

Disons-le d'emblée, *Enfant de perdition* est un roman âpre et luxuriant, aux embardees lyriques et à la folle imagination. La phrase est enlevée, à la recherche perpétuelle d'un second souffle, prenant son temps en pareissant ; le lexique, particulièrement riche ; l'écriture, tout simplement baroque. L'univers ? Nous sommes quelque part entre le Jacques Abeille des *Jardins statuaire* et les romans les plus sombres d'Antoine Volodine, qui seraient relus par Valère Novarina. Un exemple : « *Des rondes et comptines, je sus les rois, les bois, les blés, les hirondelles, les roses, les belles et les cochiques, les loups, les flûtes, les rats, le soleil et les princes, et j'en sus la musique comme je la marmonnais, faisant le monde entrer dans mon âme.* »

Monde chaotique de confins et de lointains

Voilà le lecteur prévenu, avant d'entrer de plain-pied dans le monde fauve et contemporain du jeune narrateur que nous suivons jusqu'à ses premières années d'adolescence, monde chaotique de confins et de lointains, de terres de sang et de guerres, marqué par les relents de châtements et de saccages, les jeux délictueux, les fumets d'apocalypse, les profanations de sépultures, les autodafés, les exodes de population, le mouvement des astres et constellations du ciel, et l'ombre des forêts du Lyonnais. Et ce, à travers une dizaine de personnages centraux, allant du patriarche Abraham et du cantonnier alcoolique Krim à Ada, jeune vierge recluse dans une tour au fond de la vallée. Le tout est rythmé par les variations des saisons et la généalogie mouvementée de tout ce petit monde, issu de la Yougoslavie en guerre (« *le nom du fond de l'enfer* »), des villages de Kabylie et d'Anatolie, du Kurdistan irakien ou encore du fin fond de l'Oural.

En résumé : une manière à la fois d'*Illade* et d'*Odyssee*, déplacés dans un XX^e siècle en folie et un début de siècle balbutiant. Chapeau bas ! ■

ENFANT DE PERDITION
De Pierre Chopinaud.
POL, 574 p., 24,90 €.



PIERRE CHOPINAUD



AUX ARMES
De Boris Marne.
Liana Levi,
272 p., 19 €.



Haro sur le baudet

ASTRID DE LARMINAT

L EST 8h30 et les cours viennent de commencer dans le lycée d'une banlieue américaine cossue quand le shérif adjoint Chambers, affecté à la sécurité de l'établissement, est prévenu que des coups de feu retentissent dans le bâtiment D. Il se précipite. La sirène hurle. Il se poste, arme au poing, dans une encoignure, entend les détonations qui se succèdent à l'étage. Une voix intérieure lui crie qu'il doit entrer, affronter le tueur, protéger les élèves. Mais, tétanisé, il ne fait rien.

Inspiré d'histoires vraies, le roman déroule minute par minute le scénario de la tuerie et de l'onde de choc qu'elle provoque ensuite. En parallèle, on suit l'histoire de l'officier Chambers, 35 ans, qui vit seul dans l'ombre d'une mère tyrannique : l'archétype des mères qui n'aident pas leurs fils à devenir des guerriers.

Questions dérangeantes

En décrivant les réactions individuelles et collectives que suscite le drame, l'auteur, Boris Marne, brosse un tableau magistral de la société américaine. Et soulève des questions dérangeantes. Le policier Chambers était une recrue parfaite, humble, qui « *se comportait toujours comme on attendait qu'il se comporte* ». Mais face au feu, sans directive, il était impuissant. Il se sent coupable, mais pour se disculper il se répète qu'il n'a « *rien fait* ». Ne rien faire de mal suffit-il à fonder une morale ?

Autre question : l'homme occidental est-il devenu si fragile et pusillanime que son seul réflexe face à une calamité est de chercher des coupables pour décharger sur eux sa douleur, sa peur ? En effet, lorsque le tueur sera identifié, un problème se posera. C'était un lycéen exemplaire, beau garçon, brillant, sympathique, issu d'une bonne famille, exigeante, aimante. Un profil inquiétant, parce qu'il ne satisfait pas le besoin qu'on a de rationaliser le mal pour le tenir à distance de soi. Alors il faut trouver un autre coupable. Ce sera l'officier Chambers.

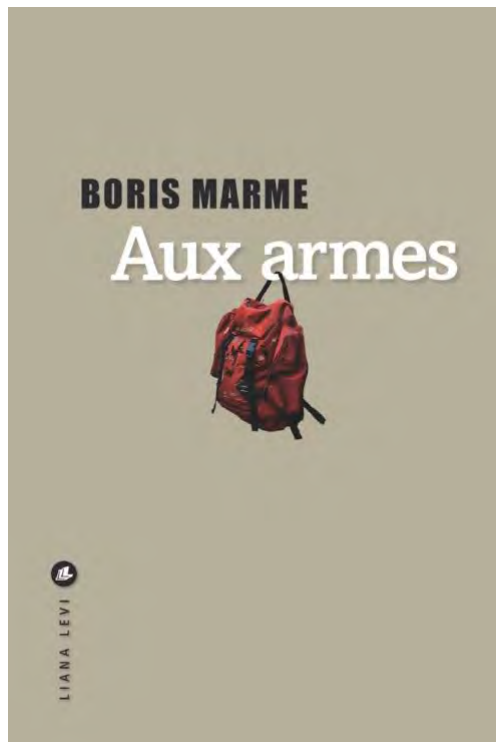
L'auteur décrit le processus de fabrication d'un bouc émissaire à l'heure d'internet, « *monstre méphitique* ». Des pulsions et des pratiques archaïques resurgissent : vindicte populaire sur les réseaux sociaux, liturgies collectives et jeux du cirque sur les plateaux télévisés. Dire qu'on se pensait évolués et que l'Amérique se croit chrétienne. Un roman juste et nuancé qui servirait utilement de support aux cours d'instruction civique. ■

Aux armes de Boris Marme

9 JANV. 2020 | PAR W CASSIOPEE | ÉDITION : LE COIN DES POLARS

Dans les couloirs d'un établissement scolaire américain, des bruits semblables à des tirs d'arme à feu résonnent subitement. Alerté, l'officier responsable de la surveillance, Wayne Chambers, accourt sur les lieux, mais demeure figé à proximité du bâtiment.

Coupable ou non-coupable ?



Boris Marme est français mais il situe l'action de son roman aux États-Unis. Sans doute, parce que tout enflamme plus vite dans ce pays de la démesure.... Avec une écriture choc, des phrases courtes, parfois sans verbe, il nous fait rentrer au cœur de l'action dès les premières pages.

Wayne Chambers est un officier de police affecté à la surveillance d'un grand établissement scolaire américain. Dans ce lycée, il lui arrive d'être appelé dans le bureau du directeur pour faire la « leçon » à des jeunes ayant fait une bêtise. Il s'acquitte de son rôle, prend sa grosse voix et les renvoie dans le droit chemin. Son quotidien est assez tranquille jusqu'au jour où....

Nicholas, son collègue l'appelle. Des bruits de pétards viennent d'éclater dans un des bâtiments. Pétards ou tirs ? Et si c'était une fusillade ? L'alarme résonne, ne cesse pas, on entend des coups de feu ou du moins ça y ressemble fort, il faut lancer le « Code Red » Le

code rouge d'habitude, c'est pour de faux, pour s'entraîner. Le genre d'exercices qui fait sourire les lycéens... Mais là, Wayne doit l'annoncer, le mettre en place. Il court, il dit à Nicholas de ne pas bouger, qu'il va aller voir ce qu'il se passe, il se précipite vers le bâtiment, près à rentrer et là

Plus rien, un blanc, le vide..... Un homme immobile, l'arme à la main, un officier inutile ? Il ne sait plus, le bruit est trop fort, le choc le paralyse...et il reste à l'extérieur, en dehors du drame qui s'est joué dans les couloirs, dans les classes

Au début les yeux sont rivés sur la tragédie, les morts, les blessés puis la question se pose. Qu'a fait l'officier de surveillance ? A partir de ce moment-là, les médias, les réseaux sociaux, les gens se déchaînent, Wayne peut devenir le bouc émissaire, celui qui a « failli », qui n'a pas agi comme il aurait dû. Cacher sa honte, faire face, essayer de se justifier ? Quelle que soit la position adoptée il sera lynché par la vindicte populaire et comme il se doit, ce que les personnes ne savent pas, elles l'inventeront, quitte à transformer la vérité.... Alors ? Coupable ou non coupable ?

Habilement, l'auteur par quelques retours en arrière, nous explique comment Wayne est arrivée à ce poste, qui est sa mère, qui était son père. Boris Marme offre également des regards croisés sur cet homme. Sa mère, l'avocat qu'elle embauche, les collègues, le maire, la presse, la radio, la télé...tous s'en mêlent, s'expriment On voit combien les paroles des uns et des autres peuvent inverser une tendance, modifier un jugement, un ressenti...La médiatisation des événements est un engrenage violent, dangereux, non maîtrisé.... C'est très bien présenté sans fioritures et on ressent vraiment la détresse de Wayne face à ce déferlement de brutalité.

J'ai trouvé ce recueil parfaitement maîtrisé et d'une justesse étonnante pour un premier récit. Le poids des mots est comme autant d'uppercuts que le lecteur prend en pleine face car difficile de ne pas se poser la question : « Et moi ? Qu'aurais-je fait à sa place ? »

« Il reste là de longs instants, à tenter de s'apaiser, de se délester de tout ça, mais il ne peut échapper à lui-même, cette chose s'est emparée de ses remords et les attise. »

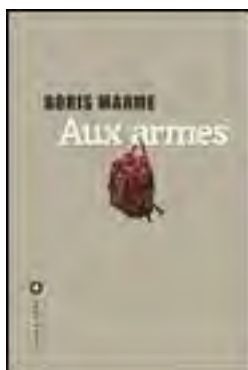
brèves

Aux armes ★★

BORIS MARME

Une tuerie de masse dans une école américaine. Encore ? Oui, mais l'assassin et ses victimes sont relégués au second plan. En vedette et en bouc émissaire, Wayne, le flic de service qui n'est pas entré dans le bâtiment, est parfait. Sa trouille est moquée, sa lâcheté dénoncée. Mis à pied, pour-chassé par les journalistes, il est la cible des réseaux sociaux qui en oublient l'auteur du crime. Une dérive exemplaire et bien de notre époque. P.My

Liana Levi, 272 p., 19 €, ebook 14,99 €



Aux armes

Boris Marme Aux armes

Liana Levi 2020 / 19 € - 124.45 ffr. / 272 pages

ISBN : 979-10-349-0211-8

FORMAT : 14,0 cm × 21,0 cm

Ce premier roman d'un professeur de français renvoie le lecteur à la société américaine vue de l'intérieur lors de la large diffusion, par tous les moyens modernes de communication, d'une fusillade dans un lycée. Depuis la tuerie de Columbine, un dispositif, qui a ses limites, a été mis en place dans chaque établissement, l'idée étant de mettre un policier dans chaque lycée pour assurer l'ordre et la sécurité au quotidien et, en cas d'attaque, pour neutraliser les assaillants.

Depuis huit ans, à Folkridge dans le comté de Farno, un des plus riches des Etats-Unis, Wayne Chambers, adjoint du shérif, veille ainsi sur le lycée. Un matin d'hiver, l'alarme sonne dans le bâtiment D, et des bruits étranges surgissent, des coups de feu. Wayne est prévenu par sa radio alors que, déjà aux alentours, des mots d'angoisse, d'urgence, de peur et d'horreur se répandent par SMS et sur les réseaux sociaux. La télévision fait état de l'éventualité d'une fusillade et relaie l'information. Le tueur a fait irruption vers huit heures et a tué quatorze lycéens, le visage dissimulé derrière un masque de minotaure ; puis il s'est suicidé. Wayne Chambers, tétanisé et paralysé par la peur, ne parvient pas à franchir la porte du bâtiment D, lieu du carnage. *«Plus il lutte, plus il tente de chasser cette pensée, plus elle revient à l'assaut et lui crie que tout est de sa faute, il aurait dû savoir faire le bon choix, être là pour eux, il n'avait pas le droit de se tromper»*.

Cette culpabilité va faire de sa vie un enfer, à la fois parce qu'il est conscient de sa lâcheté mais aussi par le déchaînement des moyens modernes d'information qui sont plus néfastes que bénéfiques par l'hystérie qu'ils nourrissent. Quand le shérif comprend le déroulement des événements, il suspend Wayne de ses fonctions sans salaire. Les paraboles de télévision campent devant sa maison où il vit avec une mère survoltée. Il est devenu ce monstre, harcelé, insulté et menacé de mort au téléphone. Tous les médias sont d'accord pour l'enfoncer en soulignant sa faute. Une faute qu'il reconnaît mais il ne comprend pas ce déchaînement de haine. La télévision organise une émission tournée en public avec un jury : «Guilty or not guilty» (coupable ou non coupable), diffusée sur le réseau national et sur Internet. Il faut répondre à la demande de spectacle de la population. Les médias ont créé une soif de curiosité, le besoin du spectacle, il faut aller jusqu'au bout. Mais cette curée médiatique change de victime quand un ouvrier trouve le téléphone du jeune tueur, rempli de vidéos horribles, de photos de lui-même tenant fermement le fusil d'assaut alors qu'il était connu comme un fils de bonne famille, un garçon sans problème. L'objet de l'agitation change complètement, on ne parle plus que de la violence chez les jeunes, l'usage des armes si facile aux Etats-Unis, ces sujets fascinant les auditeurs et les téléspectateurs. Le pauvre Wayne Chambers passe au second plan.

Ce roman illustre parfaitement l'importance prise par les moyens modernes et surtout les réseaux sociaux dans la diffusion de l'information. Ils excitent les pulsions de violence des individus en diffusant des rumeurs plutôt que des faits. Le récit est écrit dans un langage familier qui rapproche le lecteur des personnages. Un premier roman prometteur et touchant.

Eliane Mazerm

(Mis en ligne le 10/01/2020)

Quatre **Sans** Quatre

Chronique Livre

AUX ARMES de Boris Marme



Publié par Psycho-Pat le 10/01/2020

Quatre Sans... Quatrième de couv...

Un beau matin à la fin de l'hiver, dans les couloirs d'un établissement scolaire américain, des bruits semblables à des tirs d'arme à feu résonnent subitement.

Alerté, l'officier responsable de la surveillance, Wayne Chambers, accourt sur les lieux, mais demeure figé à proximité du bâtiment, derrière la porte où semblent se produire les déflagrations. Tétanisé, il hésite à en franchir le seuil. Doutes sur la provenance des balles ? sur la conduite à tenir ? peur ?

Quand la fusillade prend fin, il n'est pas entré dans les classes où sont étendus les corps de quatorze jeunes élèves, mais déjà réseaux sociaux et chaînes d'info s'emballent : la machine médiatique affûte ses armes. Une machine au service des voyeurs de l'actualité, des donneurs de leçon et des aspirants justiciers qui entendent s'ériger en tribunal populaire et faire un sort à cet homme que rien ne pouvait préparer à devenir un héros.

L'extrait

« Faire quelque chose. Faire quelque chose. Appeler du renfort. Wayne saisit le micro de sa radio accroché sur son épaule et y jette ces mots désespérés : « Ici l'officier Chambers. Alerte ! On tire des coups de feu au lycée Haskins. Il y a un tireur dans le bâtiment D. J'ai besoin de renfort. »

L'appel est bien reçu. Immédiatement diffusé sur toutes les radios. Les renforts ne vont pas tarder. Cette idée est rassurante, il n'est plus tout seul. Mais le bruit cruel d'une nouvelle balle, puis d'une autre tirée juste après vient tout détruire et le rejeter dans le vide angoissant de l'instant. À peine quelques dizaines de secondes, depuis qu'il est arrivé face au bâtiment, mais le temps a perdu ses proportions, il s'allonge, il emprisonne. Wayne a l'impression que cette fusillade a commencé avec lui et qu'elle ne le lâchera pas. Il voudrait qu'elle cesse, qu'elle se

taise, mais elle ne s'arrête pas, elle s'est emparée du bâtiment, elle l'envahit de ses balles, le fait crier de terreur, elle va le faire s'effondrer sur lui, l'écraser s'il reste planté là, s'il ne fait rien. Il doit intervenir. Il faut y aller. Les premiers renforts ne seront pas là avant plusieurs grosses minutes. Il faut entrer. Les portes sont là, à une vingtaine de mètres. Il n'a plus le choix. Mais son regard se tourne subitement vers les autres bâtiments qui les entourent. Des façades immobiles, étrangement silencieuses. N'ont-ils pas entendu ? Sont-ils en train de se confiner ? Ont-ils tous déjà fui ? Ils ne doivent pas sortir. Il ne faut pas.

« Nicholas, prévient Bill ! Code rouge ! Code rouge ! »

Le code rouge. Un simple exercice jusque-là, pour de faux. Lui et Nicholas en avaient organisé un l'an dernier. Dès que l'alarme s'était déclenchée et que la voix solennelle du directeur avait lancé l'alerte, les portes avaient été aussitôt barricadées et les lumières éteintes, puis les élèves et leurs professeurs s'étaient regroupés comme ils pouvaient, dans les *hard corners* ou *safe zones*, coins et recoins de fortune, échappant au regard du meurtrier des fenêtres et des portes, cachés contre les murs, sous les tables et les chaises. L'exercice n'avait pas été une franche réussite, certains élèves avaient pris ça à la déconnade et s'étaient montrés pénibles, des professeurs s'étaient plaints.

Code Red. Désormais une réalité. » (p. 28-29)

L'avis de Quatre Sans Quatre

« *Éteignez les Lumières, elles me dérangent !* »

Un code rouge ! Pas un pour de rire, cette fois. Pas un comme Wayne Chambers et la direction du lycée en organisent parfois, une simulation afin d'initier élèves et encadrement aux réactions idoines au cas où surviendrait une de ces attaques dont l'Amérique est devenue coutumière. Non. Il y a *vraiment* un ou des dingues dans le bâtiment D en train de flinguer des adolescents. Et Wayne *DOIT* les défendre. Il payé pour ça. C'est le poste que lui a confié le shérif Atticus, une marque de confiance. Au cours de sa carrière, nul n'a pu constater une défection de sa part.

Il n'est ni Serpico, ni John Wayne, juste un adjoint au shérif qui effectue son travail consciencieusement, sans briller, mais sans se défilier non plus. Wayne aime sa routine, celle, matinale, avec la serveuse du *diner* où il prend son café, la petite discussion de prise de service, les douze mille appels quotidiens de sa mère, Lynette, se plaignant toujours de quelque chose. C'est pénible mais c'est sa vie. Celle qu'il a choisie, pour succéder à son père, flic lui-même. Pas un héros tombé sous les balles d'un malfrat non plus. Pathétiquement mort d'une crise cardiaque derrière son bureau. Mais Lynette s'est battue, il a été reconnu mort en service, la pension a été récupérée. Son fils a repris le flambeau, *Protéger et Servir*... Sans oublier que sa mère n'a plus que lui. Et qu'il n'a plus que sa mère...

Wayne appelle des renforts, puis se poste à proximité de la porte d'où proviennent les tirs. Une fois là, Chambers se trouve face au plus cornélien des dilemmes : s'il entre, il a toutes les chances de se faire descendre. Monter à l'assaut, équipé de sa seule arme de poing contre un *mass murder* disposant, sans aucun doute, d'un fusil d'assaut, serait aussi vain et stérile que la charge des cavaliers polonais contre les panzers en 39. S'il n'entre pas, les gamins à l'intérieur vont continuer à se faire massacrer. Il n'y a aucune raison que le cinglé s'arrête. Mais si Wayne meurt, ou est simplement blessé, alors l'individu va pouvoir s'en prendre au reste de l'établissement, sortir du bâtiment pour en investir un autre, faire encore plus de victimes, semer toujours plus de morts et de désolation. Voire parvenir à se volatiliser.

John Wayne, lui, n'aurait pas hésité une seconde, il aurait été touché à l'épaule, à la jambe, au torse, peu importe ! Ça aurait à peine saigné. À peine fait tituber une seconde. Puis

il aurait continué à avancer, signalant juste avoir été atteint par une petite grimace et un hochement de tête désapprouvateur à l'encontre de l'assassin. Alors il aurait dégainé son six-coups et, d'une seule cartouche, à trente mètres, aurait perforé le cœur de son adversaire. Mais Chambers n'est pas un super héros et ce n'est pas du cinéma. C'est un flic, un bon flic, qui réfléchit, et se dit qu'il vaut mieux attendre que le fou sorte puisqu'il a vu une poignée d'adolescents s'échapper en courant par une autre issue.

La scène dure des siècles, l'éternité, et même un peu plus, avant que le silence ne revienne et que Wayne pénètre enfin dans le bâtiment D. À peu près au même instant que le shérif et les renforts. Pour y trouver quatorze corps, dont, sans doute, celui du coupable.

Voilà. Tout aurait pu s'arrêter là. La stratégie choisie par Chambers manquait indéniablement de panache, mais pouvait se défendre. Il avait raisonné en professionnel, malgré sa trouille. Il avait gardé son sang-froid, essayé d'anticiper les possibles réactions du tueur et tenté d'y trouver des parades. Anéanti par le spectacle découvert dans le bâtiment D, il en est sorti anonymement avec ses collègues du bureau du shérif. La presse nationale, les radios, tous les médias sont présents, l'odeur du sang, surtout du sang jeune, les attire. Entre deux coupures publicitaires pour les vendeurs de flingues, on pérore sur les plateaux, on décortique, larmes de glycérine de circonstances et détails bien glauques en veux-tu en voilà, on invite des spécialistes en tout pour dire n'importe quoi, pour tenir l'antenne, tenir en haleine, exciter l'émotion, vider les cerveaux de toute pensée logique...

« On se divertit, on s'émeut, on se documente, on like, on dislike, on commente, on réagit, on s'insurge, on existe autour de l'événement. »

Tout aurait pu s'arrêter là. Atticus lui avait dit de rentrer chez lui, de se reposer, qu'il avait fait son job... Jusqu'à ce que la vidéo d'une caméra de surveillance ne soit exhumée et montre que Wayne n'est PAS entré dans le bâtiment D au cours de la fusillade. Qu'il était un genou à terre devant la porte. À l'extérieur. Tandis que l'assassin faisait un carton. À l'intérieur.

Personne ne lui demande ses raisons. Médias et réseaux sociaux s'emparent des images, les décryptent sans rien savoir. Des procureurs anonymes, plombiers, chômeurs, institutrices ou tout ce que vous voulez, le crucifient, le lapident, veulent sa peau. *Wayne Chambers, le Lâche.* Tous les titulaires de comptes Lifebook, Crumble, Utopict y seraient allés, eux, sûr. Ils auraient offert leurs poitrines au fou furieux afin de neutraliser l'agresseur, épargner les enfants. Il n'y a que des John Wayne derrière les claviers. Les quelques voix modérées sont vite étouffées par une avalanche de mépris et d'accusations de complicité.

L'image que renvoie Chambers est insupportable, immonde. Ils ne *peuvent* pas être comme lui. Ils ne *veulent* pas être comme lui. Chaque internaute, ou presque, souhaiterait avoir été là, avoir été lui. On aurait vu alors ce qu'était un homme, un vrai, un mec qui en a, qui n'hésite pas, qui ne se débène pas. Déjà qu'on ne peut plus dénigrer les pédés, les pétasses, les musulmans et les juifs sans encourir un procès, Wayne Chambers le pétachard est un morceau de choix. Un lynchage consensuel qui ne se refuse pas.

« Je dis ce que je pense sans penser à ce que je dis. »

Les chaînes d'info en continu montent des coups, du sordide et du racoleur, exploitent la moindre parcelle d'impudeur et d'obscénité pour faire du buzz. Des votes sont mis sur pied, à base de SMS sur tarifs, y a pas de petits bénéfices. L'information pornographique à l'œuvre, ubuesque, infâme, ignoble, presque jouissive à force de caresser dans le sens des plumes les vautours anonymes qui dépècent Wayne Chambers en 240 caractères. N'existe que l'acte d'accusation, Freddie Fox, avocat engagé par Lynette afin de tenter de défendre son fils, sait qu'il n'y a rien à faire, la meute est lancée, il faut se prêter à la curée. Chambers doit mea

culper, enfile le cilice et s'offre en sacrifice afin de la repaître... jusqu'à ce qu'elle trouve une autre proie, une autre affaire, jusqu'à tomber dans l'oubli.

La colère, hier dirigée contre les puissants, s'échappe aujourd'hui en Mégaoctets vindicatifs.

La rage des frustrés est nourrie jusqu'à l'indigestion par les organes de presse inféodés à la finance, et semble, une fois chauffée à blanc, parvenir à s'autoalimenter à force de tweets, de retweets, de like, de partages, d'indignation collective. Une boucle infernale fracassant celui ou celle qui en est l'objet, procès public stalinien, kafkaïen, contraire à toutes les règles de la justice, de la démocratie, mais soupape idéale à la « grogne populaire » comme disent les pseudos journalistes des pseudos médias d'information...

Houla, je m'é gare peut-être, cet article est bien long... C'est la faute à Boris Marme, à son bouquin époustouflant, si subtilement construit que je me suis aperçu, après coup, ne pas en avoir assimilé toute l'habileté. Sa façon magistrale de traiter son sujet jusqu'au bout, sans concession, comme pour me contraindre à penser. Le miroir qu'il nous tend n'est pas destiné aux seuls Américains, il nous fait un peu le coup des Lettres persanes. Son sujet principal n'est pas la tuerie du lycée, mais l'absence de pensée raisonnée devant l'information, les tribunaux publics, les lapidations en ligne. On a perdu cette saine habitude de réfléchir avant de dire une sottise. Généralement on est même applaudi pour cela sur les réseaux sociaux. La haine pure trouve toujours un écho, la connerie basique ricoche aussi très bien. Et voilà cet auteur qui prétend nous contraindre à réfléchir ? Sans prévenir ? Et puis quoi encore !

« *L'Amérique bascule aujourd'hui dans l'égocratie disruptive.* »

L'Amérique ? Seulement ? Où ai-je donc déjà lu ce mot : *disruptif* ? Ça ne ressemble pas à du Trump...

Impossible d'écrire plus actuel, de donner un reflet plus juste de notre société de l'émotionnel débridé et de l'absence de raison, de l'immédiateté injuste, irrationnelle, mais addictive. Ce roman très noir est insupportable, il nous ressemble trop. La vraie lâcheté serait de ne pas le lire.

Notice bio

Boris Marme enseigne les lettres modernes dans un lycée de la région parisienne.

La musique du livre

Outre la sélection ci-dessous, vous trouverez dans ce roman : Amazing Grace, Nirvana, Smashing Pumpkins, Rage Against the Machine, Led Zeppelin - Stairway To Heaven, U2 – Where the Street Have No Name

Van Morrison – And It Stoned Me

MercyMe – I Can Only Imagine

Serge Gainsbourg – Aux Armes, et caetera

Led Zeppelin – Whole Lotta Love

B.B. King – Three O'Clock Blues

Aerosmith – Dream On



Aux armes, de Boris Marme : Un polar-Collectif



Une chronique de Cassiopée

Coupable ou non-coupable ?

Boris Marme est français mais il situe l'action de son roman aux Etats-Unis. Sans doute, parce que tout enfle plus vite dans ce pays de la démesure.... Avec une écriture choc, des phrases courtes, parfois sans verbe, il nous fait rentrer au cœur de l'action dès les premières pages.

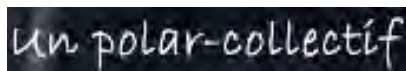
Wayne Chambers est un officier de police affecté à la surveillance d'un grand établissement scolaire américain. Dans ce lycée, il lui arrive d'être appelé dans le bureau du directeur pour faire la « leçon » à des jeunes ayant fait une bêtise. Il s'acquitte de son rôle, prend sa grosse voix et les renvoie dans le droit chemin. Son quotidien est assez tranquille jusqu'au jour où.....

Nicholas, son collègue l'appelle. Des bruits de pétards viennent d'éclater dans un des bâtiments. Pétards ou tirs ? Et si c'était une fusillade ? L'alarme résonne, ne cesse pas, on entend des coups de feu ou du moins ça y ressemble fort, il faut lancer le « Code Red »..... Le code rouge d'habitude, c'est pour de faux, pour s'entraîner. Le genre d'exercices qui fait sourire les lycéens... Mais là, Wayne doit l'annoncer, le mettre en place. Il court, il dit à Nicholas de ne pas bouger, qu'il va aller voir ce qu'il se passe, il se précipite vers le bâtiment, près à rentrer et là

Plus rien, un blanc, le vide..... Un homme immobile, l'arme à la main, un officier inutile ? Il ne sait plus, le bruit est trop fort, le choc le paralyse...et il reste à l'extérieur, en dehors du drame qui s'est joué dans les couloirs, dans les classes

Au début les yeux sont rivés sur la tragédie, les morts, les blessés puis la question se pose. Qu'a fait l'officier de surveillance ? A partir de ce moment-là, les médias, les réseaux sociaux, les gens se déchaînent, Wayne peut devenir le bouc émissaire, celui qui a « failli », qui n'a pas agi comme il aurait dû. Cacher sa honte, faire face, essayer de se justifier ? Quelle que soit la position adoptée il sera lynché par la vindicte populaire et comme il se doit, ce que les personnes ne savent pas, elles l'inventeront, quitte à transformer la vérité....

Alors ? Coupable ou non coupable ?



unpolar.hautetfort.com

Pays : France

Dynamisme : 4



Habilement, l'auteur par quelques retours en arrière, nous explique comment Wayne est arrivée à ce poste, qui est sa mère, qui était son père. Boris Marme offre également des regards croisés sur cet homme. Sa mère, l'avocat qu'elle embauche, les collègues, le maire, la presse, la radio, la télé... tous s'en mêlent, s'expriment On voit combien les paroles des uns et des autres peuvent inverser une tendance, modifier un jugement, un ressenti... La médiatisation des événements est un engrenage violent, dangereux, non maîtrisé.... C'est très bien présenté sans fioritures et on ressent vraiment la détresse de Wayne face à ce déferlement de brutalité.

J'ai trouvé ce recueil parfaitement maîtrisé et d'une justesse étonnante pour un premier récit. Le poids des mots est comme autant d'uppercuts que le lecteur prend en pleine face car difficile de ne pas se poser la question : « Et moi ? Qu'aurais-je fait à sa place ? »

« Il reste là de longs instants, à tenter de s'apaiser, de se délester de tout ça, mais il ne peut échapper à lui-même, cette chose s'est emparée de ses remords et les attise. »

Éditions : **Liana Levi** (9 Janvier 2020)

270 pages

Quatrième de couverture

Dans les couloirs d'un établissement scolaire américain, des bruits semblables à des tirs d'arme à feu résonnent subitement. Alerté, l'officier responsable de la surveillance, Wayne Chambers, accourt sur les lieux, mais demeure figé à proximité du bâtiment. Tétanisé, il hésite à en franchir le seuil. Quand la fusillade prend fin, il n'est pas entré dans les classes où sont étendus les corps de quatorze jeunes élèves, mais déjà réseaux sociaux et chaînes d'info s'emballent : la machine médiatique affûte ses armes.